

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.
ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 francs par an.
» » 14 » six mois.
» » 7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITTE, BULLIER et Co, 20, rue de la Banque.
Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFFITTE, BULLIER et Co, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

ROUBAIX

17 janvier 1863.

M. Alison, ministre d'Angleterre à Téhéran, vient d'arriver à Paris, se rendant en toute hâte à Londres pour conférer avec son gouvernement au sujet des affaires de Perse, qui ont pris une extrême gravité. M. Alison a reçu, en quittant Constantinople, la nouvelle positive que la ville de Hérat, investie par Dost-Mohammed, prince des Afghans, tenait toujours, et que même les assiégés avaient fait une sortie heureuse qui leur avait permis de faire entrer dans la place un convoi de vivres considérable. La ville assiégée par le protégé de l'Angleterre est maintenant approvisionnée pour un an.

La proclamation du président Lincoln, qui déclare libres de plein droit tous les nègres esclaves des Etats confédérés, est rendue exécutoire à dater du 1^{er} janvier. Cette mesure est une nouvelle preuve de la mauvaise foi du président de l'Union, puisqu'il maintient l'esclavage dans les Etats qui ont reconnu l'autorité du gouvernement de Washington.

La plupart des journaux qui ont vu dans l'esclavage la cause principale de la guerre aux Etats-Unis se chargeront peut-être d'expliquer cette nouvelle manière d'appliquer ce qu'ils appellent les grands principes de l'émancipation.

Le télégraphe annonce qu'à Madrid tous les ministres ont donné leur démission, qui a été acceptée par la reine, et le maréchal O'Donnell a été chargé de former un autre cabinet.

Cette nouvelle est donnée sans aucun détail de nature à faire connaître les circonstances dans lesquelles s'est produite cette crise ministérielle. On assurait hier à la Bourse qu'elle est le résultat d'une intrigue fomentée à Londres, et que la nouvelle combinaison ministérielle inclinerait vers l'opinion progressiste avancée dont M. Posada Herrera est la personification la plus notable.

Une dépêche nous apporte le résumé du discours du trône, lu avant-hier à Berlin

par M. de Bismark. On y remarque plusieurs paragraphes importants, et entre autres ceux où il est question de la ferme volonté du cabinet de maintenir l'organisation projetée de l'armée ainsi que le traité de commerce conclu avec la France.

L'Angleterre excite en ce moment le sultan à déclarer la guerre à la Serbie; elle ne veut pas permettre les progrès du catholicisme dans aucune des provinces de l'empire ottoman.

Son but est toujours le même : créer à la Turquie des embarras sérieux par suite desquels on invoque le secours de l'Angleterre. L'entourage d'Abdul-Aziz se montre effrayé de son imprudence et cherche vainement à le calmer en lui montrant le piège tendu à son ambition.

Le gouvernement suédois est en pleine réforme. Une proposition royale faite aux Etats contient le projet d'établissement des deux Chambres, dont une serait élue par les représentations provinciales, avec un sens d'éligibilité très élevé, et l'autre par le peuple, avec un sens électoral peu important.

S'il faut en croire la *Revue*, des mesures seraient prises et des ordres donnés par le département de la marine, pour que les ouvrages de fortifications, les magasins, les arsenaux, etc., de nos ports, soient revêtus d'un blindage semblable à celui qui est en usage pour les navires cuirassés. D'expériences qui ont été faites à Rochefort, en présence d'une commission d'officiers de marine et d'artillerie, il résulterait en effet que le cuirassement est le meilleur système de défense possible.

Le *Moniteur* publie l'avertissement suivant donné à la *Revue nationale* : « Le ministre secrétaire d'Etat au département de l'intérieur. Vu le numéro de la *Revue nationale* du 10 janvier courant, et l'article intitulé : *Chronique politique*, et signé : Lanfrey ; Considérant que l'auteur de l'article cherche à troubler la paix publique et à jeter la déconsidération sur le gouvernement de l'Empereur ;

Vu l'article 32 du décret organique du 17 février 1852, sur la presse :

ARRÊTE :

Art. 1^{er}. Un premier avertissement est donné à la *Revue nationale* dans la personne de MM. Charpentier, propriétaire gérant, et Lanfrey, signataire de l'article.

Art. 2. Le préfet de police, chargé de la direction générale de la sûreté publique, assurera l'exécution du présent arrêté.

Paris, le 15 janvier 1863.

F. DE PERSIGNY.

On parlait à Washington de dépêches importantes reçues par M. Mercier pour préparer le Cabinet à une démarche difficile en ce sens. D'autres versions allaient plus loin et assuraient que l'Empereur devait reconnaître le Gouvernement de Richmond le 1^{er} janvier et annoncer lui-même cette nouvelle à M. Dayton, dans la réception diplomatique du nouvel an. Ces bruits indiquent du moins combien on se préoccupe maintenant de la médiation européenne dans la capitale de l'Union.

Mexique.

DOCUMENTS DIPLOMATIQUES.

Lettre de l'Empereur au général Forey.

Le *Livre jaune* contient les documents diplomatiques distribués au Sénat et au Corps législatif. Nous en détachons la lettre suivante de l'Empereur au général Forey :

Fontainebleau, 3 juillet 1862.

Mon cher général,

Au moment où vous allez partir pour le Mexique, chargé des pouvoirs politiques et militaires, je crois utile de vous bien faire connaître ma pensée.

Voici la ligne de conduite que vous aurez à suivre : 1^o faire, à votre arrivée, une proclamation dont les idées principales vous seront indiquées; 2^o accueillir avec la plus grande bienveillance tous les Mexicains qui s'offriront à vous; 3^o n'employer la querelle d'aucun parti, déclarer tout est provisoire, tant que la nation mexicaine ne se sera pas prononcée; montrer une grande défiance pour la religion, mais rassurer en même temps les détenteurs de biens nationaux; 4^o nourrir, solder et armer, suivant vos moyens, les troupes mexicaines auxiliaires; leur faire jouer le rôle principal dans les combats ;

5^o maintenir parmi vos troupes, comme parmi les auxiliaires, la plus sévère discipline; réprimer vigoureusement tout acte, tout propos blessant pour les Mexicains, car il ne faut pas oublier la fierté de leur caractère, et il importe au succès de l'entreprise de se concilier avant tout l'esprit des populations.

Quand nous serons parvenus à Mexico, il est à désirer que les personnes notables de toute nuance, qui auront embrassé notre cause, s'entendent avec vous pour organiser un gouvernement provisoire. Ce gouvernement soumettra au peuple mexicain la question du régime politique qui devra être définitivement établi. Une assemblée sera ensuite élue d'après les lois mexicaines.

Vous aiderez le nouveau pouvoir à introduire dans l'administration, et surtout dans les finances, cette régularité dont la France offre le meilleur modèle. A cet effet, on lui enverra des hommes capables de secondar sa nouvelle organisation.

Le but à atteindre n'est pas d'imposer aux Mexicains une forme de gouvernement qui leur serait antipathique, mais de les aider dans leurs efforts pour établir, selon leur volonté, un gouvernement qui ait des chances de stabilité, et puisse assurer à la France le redressement des griefs dont elle a à se plaindre.

Il va sans dire que, s'ils préfèrent une monarchie, il est de l'intérêt de la France de les appuyer dans cette voie.

Il ne manque pas de gens qui vous demandent pourquoi nous allons dépenser des hommes et de l'argent pour fonder un gouvernement régulier au Mexique.

Dans l'état actuel de la civilisation du monde, la prospérité de l'Amérique n'est pas indifférente à l'Europe; c'est elle qui alimente nos fabriques et fait vivre notre commerce. Nous avons intérêt à ce que la république des Etats-Unis soit puissante et prospère, mais nous n'en avons aucun à ce qu'elle s'empare de tout le golfe du Mexique, domine de là les Antilles ainsi que l'Amérique du Sud, et soit la seule dispensatrice des produits du Nouveau-Monde.

Nous voyons aujourd'hui, par une triste expérience, combien est précaire le sort d'une industrie qui est réduite à chercher sa matière première sur un marché unique, dont elle subit toutes les vicissitudes.

Si, au contraire, le Mexique conserve son indépendance et maintient l'intégrité de son territoire, si un gouvernement stable s'y constitue avec l'assentiment de la France, nous aurons rendu à la race latine, de l'autre côté de l'Océan, sa force

et son prestige, nous aurons garanti leur sécurité à nos colonies des Antilles et à celles de l'Espagne; nous aurons établi notre influence bienfaisante au centre de l'Amérique; et cette influence, en créant des débouchés immenses à notre commerce, nous procurera les matières indispensables à notre industrie.

Le Mexique ainsi régénéré, nous sera toujours favorable; non-seulement par reconnaissance, mais aussi parce que ses intérêts seront d'accord avec les nôtres, et qu'il trouvera un point d'appui dans ses bons rapports avec les puissances européennes.

Aujourd'hui donc, notre honneur militaire engagé, l'exigence de notre politique, l'intérêt de notre industrie et de notre commerce; tout nous fait un devoir de marcher sur Mexico, d'y planter hardiment notre drapeau, d'y établir, soit une monarchie, si elle n'est pas incompatible avec le sentiment national du pays, soit tout au moins un gouvernement qui permette quelque stabilité.

EXTRAIT DE L'EXPOSÉ DE LA SITUATION DE L'EMPIRE. INDUSTRIE ET COMMERCE.

Pendant l'année 1862, la situation industrielle et commerciale du pays a été généralement bonne.

Ainsi, d'après les renseignements périodiques fournis au département de l'Agriculture, du Commerce et des Travaux publics, on constate que l'industrie lainière est dans un état de grande prospérité. Dans le centre elbeuvien, la fabrique est en pleine activité et a pu donner du travail à de nombreux ouvriers que la crise qui sévit sur l'industrie cotonnière avait laissés en chômage. A Roubaix, le travail est très actif et paraît assuré pour toute la saison d'hiver par suite des commandes arrivées aux fabricants de ce grand centre industriel. Partout, en un mot, l'industrie qui met la laine en œuvre est dans une situation brillante.

L'industrie du lin et du chanvre est également en voie de progrès; ses produits sont recherchés par la consommation qui, vu le haut prix du coton, tend à substituer la toile aux tissus de coton. Il y a une hausse marquée sur la matière première et sur les fils et tissus qui en dérivent.

La fabrique des soieries se ressent toujours de la situation politique des Etats-Unis d'Amérique; cependant les commandes de l'intérieur et celles qui sont venues d'Angleterre ont donné une certaine animation à cette industrie.

La métallurgie est dans une situation généralement satisfaisante; sans doute,

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX DU 18 JANVIER 1863.

L'ENNEMI DU PRINCE.

(Suite. — Voir notre dernier numéro.)

Ebloui par ces milliers d'astres immobiles qui gardent leur lumière et n'éclairent pas, on ne distinguait d'abord autour de soi que les fantômes des choses au milieu d'une immense et flottante obscurité, et ces fantômes, l'imagination pouvait à son gré les revêtir de tous ses caprices. Peu à peu cependant les yeux s'accoutumaient à cette obscurité, et perceant le voile d'abord confus, ils saisissaient les formes réelles qui avaient échappé. Ainsi, Rodolphe reconnut les pointes arides, les blocs déchirés d'un rocher qui de ce côté servait de base au château où il était renfermé; il reconnut encore que le balcon suspendu s'avancait sur un abîme; mais il ne fit aucun retour douloureux sur sa position, et l'impossibilité présumée de la fuite ne le rendit point au sentiment de la captivité. Livré tout entier au charme des souvenirs si long-temps repoussés, les soucis de la réalité ne pouvaient maintenant l'y atteindre et atristier l'image des jours heureux dont il bénissait la mémoire.

Il se coucha et s'endormit dans toute la douceur de ces sensations revenues. Les

premières heures de son sommeil en continuèrent le bienfait. Ce furent les rêves dorés d'un adolescent qui entre dans la vie par un sentier de fleurs. Mais le ciel, de serein qu'il était, se fit sombre et grondant; des bruits terribles retentirent à l'oreille de Rodolphe; il lui semblait que la terre, mugissant dans ses entrailles, était prête à chaque instant à s'entr'ouvrir sous ses pas, lorsque, arrivé tout-à-coup sur le bord d'un précipice, où son attraction violente le poussait, il se réveilla. Son front était inondé de sueur, ses membres tremblaient; il se dressa sur son séant :

— Aurais-je donc peur, se dit-il, moi qui, ce matin, me sentais prêt à donner sans pâlir ma tête au bourreau ? Il s'efforça de sourire; mais en ce moment, il entendit marcher auprès de sa chambre, et un rayon de lumière pénétra jusqu'à son lit à travers les fentes de la porte; il se rappela l'urne et le billet noir. Sa fermeté revint avec cette pensée; il se prépara à présenter de bonne grâce son cœur au poignard qui venait le percer. Il attendit quelques instants, mais personne ne paraissait, l'impatience le prit :

— Qu'ils se dépêchent donc, ou je ne les laisserai plus entrer, murmura-t-il. Il attendit encore.

Le bruit des pas ne se faisait plus entendre; il sortit de son lit et courut à la porte; il l'ouvrit : la lumière qui tout à l'heure y brillait encore, avait disparu. Il écouta un instant; le plus profond silence régnait autour de lui; il n'entendait que le bruit étouffé de son haleine retenue. Il fit quelques pas dans l'obscurité, puis, craignant de s'égarer, de ne plus retrouver son chemin, il retourna en arrière; mais à sa porte, qu'il s'était proposé de fermer, il ne

trouva ni verrou ni serrure. Un mouvement spontané impétueux le poussa à la barricader avec les meubles; mais je ne sais quel sentiment de honte le retint, et il se remit au lit, confus d'en avoir accepté un instant l'intention.

— Dormons, dit-il en fermant les yeux. Mais pendant quelque temps il appela vaguement le sommeil. Malgré lui, ses yeux regardaient. Il croyait entendre, il croyait voir, et son sang s'échauffait dans ces hallucinations de l'attente. Il s'irrita contre ces fantômes.

— Je ne crains cependant pas la mort ! s'écria-t-il. Qui donc me tient ainsi éveillé ? N'ai-je pas dormi, sans y songer, sur les degrés même de l'échafaud ?

Sans doute, Rodolphe. Mais alors tu savais qu'on te réveillerait pour te tuer. Non, tu ne crains pas la mort; mais pour la braver il faut que tu la voies venir.

Toutefois il avait une force morale si réelle que sa volonté triompha enfin. Il s'endormit, et pendant qu'il dormait, il put encore repousser, interrompre, nier les rêves qui l'assaillaient. Mais le matin, lorsqu'il se réveilla, il se trouva presque épuisé par l'énergie qu'il lui avait fallu dépenser dans cette lutte. Cependant le soleil était levé, et ses joyeux rayons qui passaient en souriant à travers les rideaux de la fenêtre, lui rendirent un peu de calme. Bientôt même Rodolphe vainquit les sensations tumultueuses qui l'agitaient, et lorsqu'il s'avança sur le balcon où il avait passé quelques instants d'une si douce rêverie, sa poitrine se souleva sans effort, dégagée du poids qui l'avait opprimée. Il s'abandonna presque tout entier à contempler le paysage qui se déroulait devant lui. Ce paysage était délicieux. A ses pieds, sous l'abri des rochers gigantesques

dont il habitait la cime, c'était une immense prairie traversée par une petite rivière au cours sinueux, et dont l'onde presque immobile allait se perdre au milieu d'un bois de genêts en fleurs. Plus loin, les regards se reposaient sur une colline doucement inclinée, où dormait la vapeur bleue de l'horizon. Les fauvettes chantaient, les moucheron volaient en essaims bourdonnants, et les bœufs, arrêtés sous l'ombre des grands chênes, suspendaient leur repas comme pour respirer avec plus de recueillement le parfum matinal d'un si beau jour. Rodolphe s'échappa point à ce sentiment de bonheur répandu dans toute la nature, et il s'y oublia encore une fois.

Mais que cette trêve fut courte ! A peine avait-il retrouvé la sérénité, respire le parfum des anciens jours, la réalité oubliée se dressa comme un spectre derrière lui, dans la personne d'un de ses bourgeois possibles, un domestique venait le prévenir que le déjeuner l'attendait.

— Et si je n'ai pas faim ? répondit Rodolphe irrité.

— Monsieur aura la bonté de nous dire à quelle heure il veut être servi.

— Tôt ou tard, il faut toujours que cette heure sonne, pensa Rodolphe.

Il suivit le domestique.

— C'est peut-être ce matin que je boirai la ciguë, se dit-il.

Peut-être ! Socrate, au moins, savait le jour, l'heure où la coupe lui serait présentée !... Son front s'était obscurci; il avait mordu de la dent sa lèvre un peu frémissante. Cependant il mangea avec les apparences de l'appétit.

mépriser l'opinion vulgaire, il devait avoir fait devant eux.

Après le déjeuner, il se rappela les horribles souffrances causées par le poison. Le prince n'avait peut-être pas songé à en indiquer un qui épargnât à Rodolphe ces tortures en tuant tout d'un coup. Cependant son imagination n'était point encore assez frappée pour qu'il crût ressentir des douleurs sans réalité, et bientôt il se convainquit que ce dernier repas ne devait point lui devenir les entrailles; mais malgré cette certitude, il chercha en vain, en s'approchant du piano, à ressaisir les illusions qui avaient donné tant de charmes aux instants qu'il y avait passés la veille.

A la porte de cette chambre qui ne fermait point il y avait une ombre menaçante qu'il voyait quand il n'y regardait pas, et qui le forçait à détourner la tête. Il prit un livre, mais de la page qu'il s'efforçait en vain de lire, ses yeux allaient toujours à la porte; il repoussa le livre avec colère, et sortit brusquement de la chambre; il demanda s'il pouvait se promener dans le parc; on lui répondit qu'il le pouvait. Il s'informa si les ordres du prince permettaient qu'on lui confiât un fusil pour chasser le lièvre et le faisan; on lui amena des chiens. Deux piqueurs se présentèrent pour l'accompagner; il dit qu'il désirait être seul, les piqueurs s'éloignèrent.

Un inexprimable sentiment de joie brilla dans son regard lorsqu'il chargea l'arme qu'on lui avait confiée. S'il le voulait, n'était-il pas en ce moment à l'abri du poignard ? ne redevenait-il pas maître de l'heure présente ? n'allait-il pas jouir des sensations qu'elle pouvait lui offrir ? Quoique fermé par des murs élevés com-

